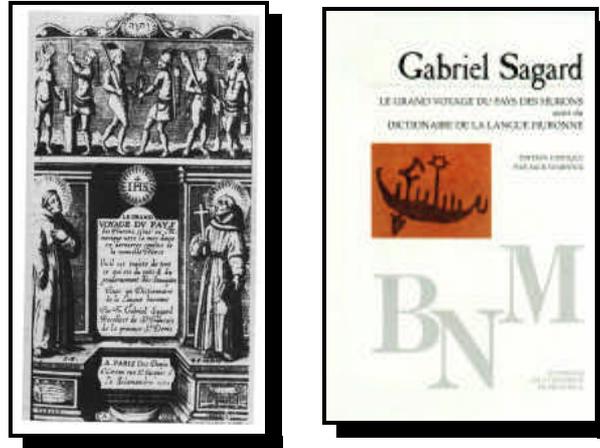


LE DILEMME DU TRADUCTEUR D'ŒUVRES ANCIENNES

par Jack Warwick



Source : Arlette Thomas et Jacques Flamand (dir) (1984), *La traduction : l'universitaire et le praticien*, actes du congrès tenu à l'Université du Québec à Montréal, 28-31 mai 1980, Ottawa, Les éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, p. 141-146.

Le dilemme du traducteur d'oeuvres anciennes

JACK WARWICK

professeur, York University, Toronto (Ontario)

Le cas que je me propose d'exposer ici est avant tout pratique, et il reflète une multiplicité de questions. Il convient donc de débiter, non par une théorie de la traduction, mais par les énoncés de la problématique telle qu'elle s'impose au traducteur et dont l'acte même de traduire révèle l'étendue. La tâche du traducteur, bien sûr, est de rendre accessible au lecteur une matière qui lui resterait fermée à cause de la langue originale.

Or, ce lecteur a sa culture propre, qui n'est pas exactement celle du traducteur, encore moins celle de l'auteur. Du fait qu'il a besoin d'une traduction, le lecteur a des lacunes à combler. En revanche, il a ses raisons de lire un texte étranger. Cela suppose une assimilation partielle du texte, une série incomplète d'idées préconçues qui intervient entre le traducteur et son travail. D'autre part, la matière à traduire contient une série d'éléments très divers : information, style de l'époque de l'auteur, connaissances générales de cette époque, personnalité de l'auteur, ses raisons d'écrire et les conditions culturelles matérielles ou même politiques qui ont entouré son travail.

Ces oppositions sont sans doute accentuées par le choix que j'ai fait: des relations de voyages de la Nouvelle-France, écrites par les missionnaires récollets d'avant 1629. Le traducteur doit faire plusieurs lectures de son texte, celles qu'il imagine à l'époque de l'auteur et celles qui semblent s'imposer à notre époque.

La traduction est transposition culturelle ou affirmation de la culture d'origine. Cependant, les écrits de voyages traitent déjà d'une expérience de transfusion culturelle, qu'il faut transmettre par une seconde transfusion.

La plupart de mes exemples sont tirés de l'*Histoire du Canada* (1636) par Gabriel Sagard, et du *Grand Voyage* (1632) du même auteur, et aux lettres et récits de ses collègues. J'énumère sept particularités de ce corpus :

1. On y trouve incontestablement des documents: documents d'histoire, d'ethnographie nord-américaine, de vie religieuse européenne et autres.
2. La publication de ces écrits constitue à l'époque un acte polémique qui s'entrevoit dans l'œuvre.

3. L'histoire des idées peut chercher dans ces écrits des témoignages très importants: le concept de la nature, la durée des influences classiques, la juxtaposition des nouvelles sciences et des idées morales.
4. Le récit de voyage, tantôt considéré comme document ou témoignage, peut être aussi un genre littéraire répondant à ses propres impératifs.
5. On y trouve une abondance de vignettes de la vie de la première moitié du XVII^e siècle: caractères, aperçus moraux et culturels.

Différents lecteurs du texte original peuvent y chercher les nourritures de leur choix, en mettant l'accent sur n'importe quelle des particularités que je viens d'énumérer. Le traducteur, obligatoirement, favorise certaines lectures aux dépens des autres. Pour le voyage, par exemple, il peut chercher à rendre exactement compte des déplacements du voyageur, imaginés sur une carte moderne; ou il peut préférer l'intégrité de l'expérience subjective du voyageur. Sensibilisé par cette obligation de choisir, le traducteur aura une conscience aiguë des deux particularités suivantes :

6. Il s'agit bien d'un monde vu à la veille de la révolution cartésienne, donc dans une optique différente de la nôtre, dans une situation historique d'avant Colbert et dans un français d'avant Vaugelas. Le fossé culturel qui nous sépare de ces écrivains est peut-être l'aspect le plus intéressant du travail. Comment faire part de cela aux lecteurs d'une traduction moderne ?
7. La tentative d'intégration de ces écrits au patrimoine du pays est un phénomène que le traducteur ne saurait ignorer. D'une part, il existe des traditions de lecture qui peuvent faire obstacle : le souci hagiographique, l'idéologie anti-colonialiste, le mythe des pionniers et la grande question du rôle des Jésuites et autres préjugés bien enracinés. D'autre part, l'idée même d'une réintégration culturelle est mise en cause par le recours à la traduction.

Devant ces problèmes, le traducteur renonce à la neutralité pour choisir les lectures qu'il souhaite propager et qu'il croit pouvoir réconcilier. Au moins sera-t-il conscient de son parti pris. Je décide donc carrément de dégager l'intérêt littéraire. Ces récits de voyages participent à la fois du genre de voyages imaginaires très à la mode à l'époque, et du souci documentaire. L'auteur a un style souvent familier et personnel, souvent docte et institutionnel. Ce sont les qualités qu'il faut mettre à jour. En principe, ces décisions fermes et sans ambages devraient me simplifier la tâche. Mais, devant la réalité du texte, je trouve qu'à chaque moment je choisis des compromis qui n'ont rien de rassurant pour l'uniformité à laquelle je prétends.

Ici, je propose deux opérations. D'abord, je vais donner des exemples de détails groupés en catégories. Ensuite, je montrerai quelques pages échantillons.

Au risque de subir le même sort, je commence par médire de mes prédécesseurs. Les erreurs de la version Wrong du *Grand Voyage* sont assez instructives. Là où le texte du *Grand Voyage* dit « le Père Nicolas, vieil Prédicateur... » (G.V., p. 6), Wrong a écrit « Father Nicolas, an aged preacher » (p. 19). Il ajoute dans une note : « The *Histoire* gives his full name as Nicolas Viel. » Mais cette note ne dit pas que, dans l'*Histoire du Canada*, l'adjectif « vieil » ne paraît pas là où est le nom propre Viel. Visible-ment, Wrong a respecté le texte qu'il traduisait, au point d'en reproduire une erreur assez visible en français. Le lecteur de la version anglaise ne peut pas voir ce détail, et je soutiens que la traduction est déficiente, le scrupule mal placé. Quant au mot « prédicateur », mon malaise est plus grand. « Preacher » en anglais traduit prédicateur et prêcheur, ce dernier étant le nom vulgaire d'un ordre religieux (dominicain) qui n'est pas celui du Père Nicolas. Il conviendrait sans doute de laisser ce mot dans sa forme latine « predicator » (now rare, S.O.E.D.). Une deuxième faute chez Wrong est la traduction du mot « aussi » en début de proposition subordonnée. En français contemporain, ce mot est suivi par l'inversion du verbe et du sujet; à l'époque de Sagard, les règles étaient beaucoup moins fixes. Là où Wrong écrit « moreover the Frenchmen often came that way », il aurait fallu écrire « and so the Frenchmen often came that way ».

Le traducteur est hanté par la possibilité d'ambiguïté et de sens changés depuis le XVII^e siècle. Les mots « sauvages » et « barbares » sont assez fréquents dans tous ces récits et on aurait beaucoup de mal à déterminer quelle était exactement leur force à l'époque. « Sauvage », dérivé du latin que parlaient tous les missionnaires, pourrait être simplement « l'homme des bois ». Nous savons d'autre part que les chrétiens n'avaient pas beaucoup d'égards pour les hommes des bois de leur propre pays. La coloration de ce mot n'était certainement pas celle d'aujourd'hui, sans compter que « sauvage » est plus péjoratif que « sauvage ». Je me heurtai, à un certain moment, à l'expression « mettre la voile au vent » (G. V. 41). dans le contexte d'une opération nautique particulièrement difficile. Comment être sûr qu'il s'agit simplement d'un synonyme pittoresque de partir? L'expression ne pourrait-elle indiquer une façon particulière de contourner un cap contre le vent? Ici, c'est le dictionnaire de Corneille qui me rassure. Mettre la voile au vent est simplement synonyme de partir; Sagard, dans son couvent parisien, préférait un vocabulaire marin pour donner du piquant à son récit. Dans un autre endroit, le verbe « tirer » se trouve sans complément direct ; Wrong a traduit « to pick fruit », mais je tra-

duis « go shooting ». En effet, on pouvait manger des framboises ou faire la chasse aux oiseaux qui en mangeaient. C'est Cotgrave qui confirme que « tirer » avait déjà couramment le sens de « employer des armes à feu ». Un autre terme technique que vient éclairer le dictionnaire de Corneille est « désert ». Ce mot est apparenté au verbe « essarter » et veut dire « champ défriché ». « Découvrir » aussi a le sens de défricher, et on voit à quel point, dans le contexte de ce pays inculte, le traducteur risque de se tromper. Un dernier exemple d'ambiguïté possible: quand le missionnaire récollet dit que la présence des bons religieux peut transformer le pays, il est probable que « bon » n'est qu'une épithète conventionnelle. Cependant, d'une querelle de moines, on doit se demander s'il veut dire les bons et non pas les autres. Ici, je trouve la possibilité de laisser à peu près la même marge d'ambiguïté en supprimant l'article défini: « with good monks » laisse à l'esprit méchant la possibilité de présumer qu'il y en a qui sont moins bons. Mais pour le mot « jongleur », désignant le sorcier sauvage rival du prêtre chrétien, je suis très gêné. Traduire par le mot cher aux anthropologues « shaman » serait prêter au missionnaire chrétien une politesse qui n'était pas la sienne; aller jusqu'à choisir « trickster » apporterait un degré de précision qui n'est pas voulu. Je préfère en fin de compte laisser tel quel le mot français, assez rapproché du mot anglais « juggler » et assez connu par une connaissance généralisée de la tradition de la chanson de Roland.

Certains gallicismes sont indispensables. « Religious » comme substantif semble être la seule traduction possible de « Religieux » pour indiquer les membres des ordres de l'Église catholique. Il paraît que « monk », mot qui vient plus naturellement en anglais, ne doit être appliqué ni à ces *friars* ni à leurs rivaux les pères jésuites; tous les moines sont religieux, mais tous les religieux ne sont pas moines. Les spécialistes anglais d'histoire ecclésiastique emploient couramment le mot « Religious » dans ce sens, mais j'avoue qu'il semble très encombrant.

Il y a des endroits où l'interférence du français original peut être plus insidieuse. Là où les missionnaires parlent des marchands qui ne cherchent que « le profit », je traduis hardiment par le pluriel « they are looking only for profits » (G.V., 58). La nuance péjorative est ainsi accentuée et me semble correspondre parfaitement aux intentions de l'auteur. Je constate que Wrong n'est pas d'accord avec moi sur ce point. On peut dire la même chose du mot « interest », qui prend souvent le pluriel en anglais pour désigner un intérêt intéressé, comme par exemple: « they are looking after their own interests ». Donc, quand Joseph Le Caron dit que les sauvages ne semblent pas avoir de vocabulaire pour comprendre les vérités chrétiennes, mais qu'ils comprennent très bien le français quand il s'agit de leur intérêt, je préfère le pluriel pour ajou-

ter encore une nuance péjorative que n'a pas le singulier: « when it serves their interests ».

Le style de Sagard a certaines particularités. Quand il dit « on tient que... » ou « on estime... » pour donner des chiffres cartographiques, il peut avoir des raisons de ne pas le dire. Le traducteur évite d'augmenter ou d'atténuer la suggestion d'une source précise. Le plus souvent, c'est la voix passive qui vient à son secours : « this latitude is reckoned at », etc. Un dernier petit exemple de styles comparés: mon auteur s'adresse une fois au lecteur avec les mots « ami lecteur ». Faire l'apostrophe du « dear reader » a, en anglais, de fortes résonances de littérature victorienne. C'est pourquoi je me résigne à écrire « reader, my friend ».

Une difficulté constante dans la traduction de tous ces écrits, c'est la longueur des phrases. Il n'est pas rare de trouver une douzaine de propositions dans **une** seule phrase. Le plus souvent, par contre, la grammaire est assez régulière pour permettre une compréhension sûre des liens entre ces propositions. Cela n'en embarrasse pas moins le traducteur. Voici un exemple de propositions causales. « L'hiver est plus long qu'à Paris, tant à cause du vent que pour n'être pas le pays encore guère habité et déserté, et ce par la négligence des marchands. » Je souligne que la citation n'est pas exacte; je n'ai retiré de la phrase que les éléments d'un problème spécifique : une comparaison syntaxiquement inégale, « tant à cause de . . . (substantifs) . . . que (+ pour † *infinitif* »). Trop simplifier la phrase ici serait porter atteinte à la pensée tortueuse de mon écrivain, le père Denis Jamet. Je dois chercher en anglais des conjonctions causales assez variées pour imiter non seulement la syntaxe grammaticale, mais aussi la relation logique sous-jacente. Je traduis donc: « the winter is longer partly because of the wind and partly because the country is as yet hardly cleared and inhabited, all through the neglect of the merchants. » Le tout doit rester, dans ma version finale, camouflé par une longue série de propositions subordonnées.

En d'autres endroits, et même le plus souvent, il suffit pour le lecteur moderne de donner des phrases nettement plus courtes, mais toujours assez longues pour donner l'illusion de lire ce style qui doit sembler presque un style de conversation ou de narratif oral.

Je conclus, des exemples exposés, que la traduction est avant tout un ensemble de problèmes sans ordre commun. Dans le cas d'un texte où des questions culturelles priment sur l'information précise, la traduction ne saurait se réduire à un exercice autonome. Les règles qu'on peut en déduire serviront de guide, et non pas de base à une théorie générale. La traduction reste apparentée à l'écriture littéraire, requérant l'accès à des connaissances culturelles très variées.

Le traducteur, bien sûr, ne peut être satisfait de son travail; ses recherches lentes et laborieuses ne révèlent que son incapacité à tout transmettre. A la fin, je partage l'avis de ces vieux missionnaires: il serait plus logique d'enseigner le français à nos Hurons que de forcer nos vérités dans une autre langue. Cependant, la traduction rend quelques modestes services. Elle peut suggérer à ses lecteurs ce qu'il y a à chercher dans le texte original, et nous savons que cette démarche est très courante dans le monde scientifique. Son bon fonctionnement dépend d'un certain niveau de connaissance linguistique. Ici encore, la traduction joue son rôle d'exercice pédagogique. J'irais jusqu'à soutenir qu'elle est un exercice indispensable à la culture générale contemporaine.